





F. VIGOUROUX
—
LA
SAINTE BIBLE
POLYGLOTTE



1

BS230
1901
v. 1

007822



EX LIBRIS

HEMETHERII VALVERDE TELLEZ

Episcopi Leonensis



1080014677

LIBRERÍA EDITORIAL DE LA VDA. DE CH. BOURET

Avenida del Cinco de Mayo, 45

CASA FUNDADA EN 1820

MÉXICO

Teléfonos: Mexicana, 363

Ericsson, 19-23

Apartado 219

GRAN SURTIDO DE LIBROS EN ESPAÑOL, FRANCÉS
E INGLÉS



FABRICA DE MOBILIARIO
E IMPORTACIÓN DE MATERIAL ESCOLAR
NOVEDADES SEMANARIAMENTE

ARTES, CIENCIAS, LITERATURA Y NOVELAS

México, Octubre 18 de 1914

Dr. Silvestre Medina

según orden personal

Dirección

Remito lo siguiente:

1 Vigouroux, Biblic	190.50
Colapothos 8 1/2 pta	40.50
Descto.	1.50
<i>En</i>	

EL CUBRE 72

El empleado

J. Carrasco

LA SAINTE
BIBLE POLYGLOTTE

220,5
8

DU MÊME AUTEUR

- Mannel biblique ou Cours d'Écriture Sainte à l'usage des séminaires, ANCIEN TESTAMENT, par F. VIGOUROUX. NOUVEAU TESTAMENT, par L. BACREZ. Dixième édition. 4 vol. in-12. Paris, A. Roger et F. Chernoviz. 14 fr. *
- Les Livres Saints et la Critique rationaliste. Histoire et réfutation des objections des incrédules contre les Saintes Écritures, par F. VIGOUROUX, avec des illustrations d'après les monuments par M. l'abbé DOTILLARD, architecte. Nouvelle édition. 5 vol. in-8°. Paris, Roger et Chernoviz. 35 fr. *
- Edition in-12. 20 fr. *
- Carte de la Palestine, pour l'étude de l'Ancien et du Nouveau Testament. 1 feuille de 0^m,47 de haut sur 0^m,39 de large, imprimée en quatre couleurs. Sixième édition, 1898. Paris, Roger et Chernoviz. 1 fr. *
- Achetée avec le Manuel biblique. 0 fr. 50
- La Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie, par F. VIGOUROUX; avec cartes, plans et illustrations, d'après les monuments, par M. l'abbé DOTILLARD, architecte. Sixième édition, 1896, 4 vol. in-12. Paris, 16 fr. *
- Die Bibel und die neueren Entdeckungen in Palästina, in Aegypten und in Assyrien, von F. VIGOUROUX. Autorisirt Uebersetzung von JON. IBACH, Pfarrer von Villmar. 4 vol. in-8°, 1889. Mayence, Franz Kirchheim.
- Le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes, avec des illustrations d'après les monuments. Deuxième édition. 1 vol. in-12, 1896. 4 fr. *
- Mélanges bibliques. La Cosmogonie mosaïque d'après les Pères de l'Église, suivie d'études diverses relatives à l'Ancien et au Nouveau Testament (Les inventeurs de l'explication naturelle des miracles; Eikhorn et Paulus. — Les inscriptions et les mines du Sinaï. — Les Hébreux de la Bible. — Le Livre des Proverbes et la fourmi. — Susanne : caractère véridique de son histoire. — Les Samaritains au temps de Jésus-Christ. — La Bible et la Critique, réponse aux Souvenirs d'enfance et de jeunesse de M. Renan), par F. VIGOUROUX; avec une carte et des illustrations d'après les monuments, par M. l'abbé DOTILLARD, architecte. Deuxième édition. 1 vol. in-12. 4 fr. *
- La Sainte Bible selon la Vulgate, traduite en français par M. l'abbé GLAIRE, avec introductions et notes par F. VIGOUROUX. 4 vol. in-8°. Paris, Roger et Chernoviz. 26 fr. *
- Le Nouveau Testament in-8° se vend séparément. 6 fr. *
- Nouveau Testament in-18 (nouvelle édition, 1898), par MM. GLAIRE et VIGOUROUX. Seule traduction approuvée par le Saint-Siège. 1 vol. in-18. Paris, Roger et Chernoviz. 2 fr. *
- Le même, papier teinté, fillet rouge. 3 fr. *
- Les Saints Évangiles, suivis des Actes des Apôtres, précédés de la messe et des vêpres. 1 vol. in-18, papier teinté, fillet rouge. Paris, Roger et Chernoviz. 1 fr. 50

EN COURS DE PUBLICATION :

Dictionnaire de la Bible, contenant tous les noms de personnes, de lieux, de plantes, d'animaux mentionnés dans les Saintes Écritures, les questions théologiques, archéologiques, scientifiques, critiques, relatives à l'Ancien et au Nouveau Testament, et des notices sur les commentateurs anciens et modernes avec de nombreux renseignements bibliographiques. Ouvrage orné de cartes, de plans, de vues des lieux, de reproductions de médailles antiques, de fac-similés de manuscrits, de reproductions de peintures et de bas-reliefs assyriens, égyptiens, phéniciens, etc., publié par F. VIGOUROUX, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Paris, Letouzey et Ané. Prix du fascicule, in-4°, de 330 colonnes. 5 fr. *

Biblia

LA SAINTE
BIBLE POLYGLOTTE

CONTENANT LE TEXTE HÉBREU ORIGINAL, LE TEXTE GREC DES SEPTANTE
LE TEXTE LATIN DE LA VULGATE
ET LA TRADUCTION FRANÇAISE DE M. L'ABBÉ GLAIRE

AVEC LES DIFFÉRENCES
DE L'HÉBREU, DES SEPTANTE ET DE LA VULGATE;
DES INTRODUCTIONS, DES NOTES, DES CARTES ET DES ILLUSTRATIONS

Par F. VIGOUROUX

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

ANCIEN TESTAMENT

TOME I

LE PENTATEUQUE

PRÉCÉDÉ

d'une Préface de M^r MIGNOT, Evêque de Fréjus



PARIS

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

1900

44542

BS230

1901

V. L

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 21 octobris 1899.

† FRANCISCUS Card. RICHARD,

Arch. Parisiensis.



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

50288

PRÉFACE

PAR MONSIEUR MIGNOT, EVÊQUE DE FRÉJUS



ous devons apporter un très grand zèle pour que « la Parole » du Christ habite en nous abondamment ». Nous devons être aptes à soutenir des combats de plus d'un genre; la lutte change et les adversaires attaquent sur tous les points : ils ne se servent pas tous des mêmes armes et ne nous combattent pas d'une seule manière. Aussi est-il nécessaire que celui qui doit lutter avec tous connaisse les ruses et les stratagèmes de tous, qu'il se serve également de la flèche et de la fronde, qu'il soit à la fois tribun et centurion, général et simple soldat, cavalier et fantassin, qu'il connaisse la tactique navale aussi bien que la guerre de siège : car s'il est étranger à quelque partie de l'art militaire, s'il se néglige sur un point, ce sera par ce côté que le diable fera entrer ses suppôts dans la bergerie afin de la dévaster ».

Après avoir cité ces belles paroles de saint Jean Chrysostome, Léon XIII continue ainsi dans l'Encyclique *Providentissimus* : « Nombreux sont les artifices et les ruses de l'ennemi sur cette partie du champ de bataille. Nous l'avons dit, en passant, plus haut. Quels sont les moyens de défense? Nous allons maintenant les indiquer. Le premier consiste dans l'étude des langues orientales et aussi dans ce qu'on appelle la critique. Cette double connaissance, qu'aujourd'hui on estime si fort, le clergé doit la posséder à un degré plus ou moins élevé selon les lieux et les personnes. De cette manière il pourra mieux soutenir son honneur et remplir son ministère, car il doit se « faire tout à tous » et être toujours prêt « à répondre » à ceux qui lui demandent compte des espérances qui sont en lui ». Aussi, pour les professeurs d'Écriture Sainte, c'est une nécessité, et pour les théologiens, une convenance, de posséder les langues dans lesquelles les hagiographes ont primitivement écrit les livres canoniques. Il serait aussi à désirer qu'elles fussent cultivées par les élèves ecclésiastiques, en

particulier par ceux qui dans les Académies aspirent aux grades théologiques. De plus, il faut tâcher que, dans toutes les Universités, ce qui heureusement s'est déjà fait dans plusieurs, on établisse des chaires pour les autres idiomes antiques, en particulier pour les langues sémitiques et pour les connaissances qui s'y rattachent, dans l'intérêt de ceux qui se destinent à professer les Saintes Lettres ».

Ce sont ces paroles du Pape qui devraient servir de Préface à la Bible polyglotte qu'édite M. l'abbé Vigouroux et que je suis heureux de présenter en son nom à notre clergé intelligent et studieux. Les indications données par Sa Sainteté dans la célèbre Encyclique traçaient, pour ainsi dire, le chemin au docte Sulpicien; aussi depuis plusieurs années n'avait-il rien tant à cœur que de faciliter au plus grand nombre possible de chrétiens instruits la connaissance intégrale de nos Livres sacrés et de mettre dans leurs mains la première arme défensive qu'indique le Pontife vénéré.

Si le désir d'entrer dans les vues de Léon XIII et de contribuer pour sa large part au relèvement des études scripturaires dans notre pays a porté M. Vigouroux à entreprendre un travail considérable, dont les gens du métier seuls peuvent apprécier les difficultés de tout genre, sa piété n'a pas pesé d'un moindre poids sur sa décision. Elle seule lui a donné le courage d'ajouter de nouvelles fatigues à celles que lui imposent d'autres publications connues de tous, et dont le meilleur éloge que nous en puissions faire est de dire que leur succès le console de ses labeurs incessants, moins par la notoriété qui s'attache à son nom que par la certitude du bien qu'elles continuent de faire tous les jours.

C'est qu'en effet l'œuvre nouvelle qu'il nous donne est une œuvre de piété et de tendre amour. En digne fils de M. Olier, M. Vigouroux n'étudie pas seulement la Bible en savant critique, il ne l'étudie pas seulement avec passion parce qu'il la regarde à bon droit comme le plus beau monument religieux, philosophique, moral, historique, littéraire qui soit au monde, comme la plus haute expression du divin dans l'humanité; il l'étudie, parce qu'il l'aime et il l'aime, parce qu'il croit; parce que, sous l'écorce humaine parfois un peu rugueuse qui la recouvre, il sait adorer le Sauveur qui s'y cache, comme il se cachera plus tard à Nazareth sous les haillons de l'hu-

manité, comme il se cachera sous les humbles apparences du pain et du vin pour rester avec nous jusqu'à la fin des temps; parce que, dans chacun de ces mots qui résonnent à nos oreilles comme des paroles humaines, il entend le langage du ciel, la pensée de Dieu, les « *Verba vitæ* ».

Mélé au mouvement intellectuel de ce siècle, placé au premier rang des défenseurs de la Révélation, il sait, hélas! que la Bible n'est pas pour tous la « Parole de vie ». Comme Jésus lui-même, elle est un objet de contradiction, le « *signum cui contradicetur* ». En y touchant, quelques-uns trouvent la mort, et d'elle on peut dire comme de l'Eucharistie : « *Mors est malis, vita bonis* ». Mais il sait aussi que comme Jésus, objet de contradiction, a été établi pour la résurrection d'un grand nombre en Israël, la Bible est destinée à nous donner les fruits de l'arbre de vie, qui guérissent ceux qu'a empoisonnés l'arbre de la science du bien et du mal.

Après avoir passé une grande partie de sa vie à nous familiariser avec les questions scripturaires, à venger l'Écriture des attaques de l'incrédulité dans *La Bible et les découvertes modernes*, *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, le *Manuel Biblique*, qui est un véritable commentaire autant qu'une Introduction, dans le *Dictionnaire de la Bible*, qui résume les connaissances actuelles sur la matière, il a voulu couronner dignement ses travaux; il a pensé qu'il fallait aller plus loin, ne pas s'en tenir à la description extérieure du Temple, mais nous prendre par la main pour nous y faire entrer, nous y faire prier avec lui. C'est qu'on ne prie guère au milieu des broussailles et des maquis de l'érudition pure! Après nous avoir donné, pour ainsi dire, la description de la manne, il a voulu nous y faire goûter, la faire tomber bien abondante en multipliant les textes sacrés. Textes plus précieux mille fois que la nourriture qui tombait du ciel, plus efficaces aussi, puisque malgré la manne les Israélites sont morts dans le désert, tandis que la Bible a les « paroles de la vie éternelle ».

N'étant pas tout à fait étranger moi-même aux travaux de la critique biblique, je sais quel charme fascinant on éprouve à se plonger tout entier dans les études scripturaires. Les heures, les jours, les années s'écoulent avec une rapidité prodigieuse à étudier, dans la compagnie des vieux écrivains d'Israël, le livre merveilleux qui, écrit il y a de longs siècles, répond encore si bien à toutes les aspirations, à tous les besoins de notre vie religieuse et morale, livre dont les pages, bien qu'écrites à des âges différents et par des mains fort nombreuses, présentent un cachet d'unité remarquable. On y rencontre en effet avec des styles très distincts une unité

de vues, de pensées, telle qu'on le croirait écrit par une seule personne à divers âges de sa vie, à des phases successives de sa formation intellectuelle et morale, plutôt que par de nombreux écrivains collaborant sans le savoir à une œuvre collective. Quel charme on éprouve à y entendre résonner encore les échos affaiblis des premiers colloques de Dieu avec l'humanité naissante, à écouter les premiers *alleluia* de la création si vite étouffés par des sanglots déchirants, à retrouver notre propre histoire écrite à la première page de la Bible : histoire de nos luttes et de nos défaites, suivies heureusement de la promesse du pardon ! Quel charme on goûte à suivre le développement religieux de la partie choisie de l'humanité d'Éden jusqu'à la captivité, comme on suit le développement d'un enfant bien-aimé à travers toutes les phases et les crises de sa formation ; à contempler avec une religieuse émotion la lumière faible et incisée d'abord, qui tremblote au seuil de l'Éden solitaire, et va grandissant toujours jusqu'au plein midi de la révélation évangélique sans s'éteindre jamais, en dépit de toutes les infidélités, de toutes les idolâtries d'Israël ! Quel charme d'étudier ce livre au point de vue de la philosophie, de l'idée morale qui s'en dégage, de l'idée de péché et d'origine du mal ; au point de vue de l'histoire, en ces temps surtout où, depuis un siècle, le monde ancien inconnu à nos pères est littéralement sorti de la poussière du tombeau comme pour déplacer l'axe de nos connaissances et de nos recherches ; au point de vue littéraire et des problèmes qui s'imposent à nous en ce qui touche l'état du texte, ses origines, ses sources, la date et le mode de sa composition, et cent autres questions qui sont du domaine de la critique dont nous aurons à parler plus loin ! Oui, tout cela est fascinant, et la vie est trop courte pour épuiser les joies intellectuelles attachées à ces études si arides pourtant à d'autres égards. Tout cela n'est encore que l'extérieur du temple, les pierres gigantesques devant lesquelles les Apôtres saisis d'admiration s'écriaient : « Maître, voyez donc quelles pierres ! » Il y a plus et mieux, il y a ce qu'on appelle « la manne cachée ».

Aussi bien que personne, l'auteur de la Polyglotte connaît les beautés du Temple ; lui aussi nous en a montré toutes les parties dans leur enchaînement merveilleux, dans leur unité saisissante, qui caractérise la pensée et l'action permanente de Dieu en dépit de la multiplicité des écrivains, j'allais dire des collaborateurs ; mais il a tenu de plus à nous donner la parole même de Dieu telle qu'il l'a inspirée, à nous la faire goûter. Longtemps on pourrait étudier une cathédrale, en admirer les détails sans en comprendre le sens et n'y voir qu'une belle conception architecturale. Long-

temps on pourrait admirer la magnificence du portail, compter le nombre infini de statues qui en sont l'ornement, décrire la forêt des colonnes et la variété des chapiteaux, l'immensité des nefs silencieuses qui fait courir dans nos veines le frisson du divin, mesurer ces voûtes dont la prodigieuse hauteur semble faite pour laisser monter l'encens de nos prières jusqu'au trône même de Dieu : oui, on peut admirer tout ce symbolisme sans en deviner la beauté réelle et la signification véritable. Il y a une merveille qui a échappé, merveille infiniment supérieure à toutes les autres, plus précieuse que l'Arche et les rouleaux sacrés de la Loi, c'est le Tabernacle où repose Jésus sous les espèces sacramentelles. On ne comprend que quand on s'est jeté à genoux, que l'on a adoré et prié. Qu'est-ce que comprendrait au mystère de l'amour d'un Dieu mourant pour nous sur le Calvaire le savant qui se bornerait à mesurer au compas les dimensions du rocher fendu, à en déterminer l'altitude, à nous dire à quelle série de terrain géologique il appartient, quelles espèces de fossiles il renferme ? En vérité, pareil savant ne trouverait-il pas la mort au pied même de l'arbre de vie ? Longtemps aussi on peut étudier la Bible feuille par feuille, ligne par ligne, mot par mot sans y trouver le surnaturel. *Mors est malis, vita bonis*. M. Vigouroux, sachant que toute critique est vaine qui n'amène pas à connaître et à aimer davantage, a voulu nous manifester l'amour de Dieu sous une quadruple forme, multiplier pour ainsi dire les paroles de vie qui sont le principe d'une résurrection véritable. C'est le « *Gustate* » après le « *Videte* ».

La Polyglotte n'est pas seulement une œuvre d'édification, car après tout on peut prier autrement qu'en grec ou en hébreu, elle doit être un instrument de combat, une arme de défense à une époque où les attaques de l'incrédulité deviennent plus vives et plus menaçantes. Le terrain biblique est actuellement le champ de bataille ; c'est là, comme dit Léon XIII, que nous nous trouvons en face des ruses et des stratagèmes innombrables de nos ennemis, « *fallacias hostium artesque in hac re ad impugnandum multiplices* ». Le Pape ne sépare pas l'étude des langues des études critiques indispensables à l'heure présente.

Oui, le vrai champ de bataille, c'est l'Écriture. Contre elle tous les Goliath de l'incrédulité réunissent leurs forces et concentrent leurs

efforts. Comme les Philistins campés à Éphès-Dammin, entre Socho et Azéca, jetaient un défi aux Israélites campés dans la vallée du Térébinthe, les critiques incroyants sonnent le glas de l'inspiration de l'Écriture. A les en croire, ils ont sécularisé l'Écriture, ils en ont chassé Dieu : ils en feront bientôt une cathédrale désaffectée ! Ils semblent si sûrs de leur victoire qu'ils n'attachent aucune importance aux réfutations des auteurs catholiques. Ils nous demandent de relever leur défi, de leur envoyer un champion digne de se mesurer avec eux. Il est tout trouvé ; Léon XIII l'indique : c'est l'étude des langues sémitiques complétée par la critique biblique, qui, tout en empruntant les armes des adversaires, ne perd pas de vue l'enseignement précis de l'Église et se laisse guider par les indications d'une tradition bien comprise. Toute critique qui ne s'appuie pas sur l'Église sera fatale ; elle conduira presque infailliblement à l'incrédulité. Saint Augustin comprenait déjà cette vérité, encore qu'il n'eût aucune de nos préoccupations scripturaires actuelles, quand il disait qu'il ne croirait pas à l'Évangile sans l'autorité de l'Église enseignante.

Les critiques rationalistes ont un principe bien différent. Leur point de départ, leur *postulatum*, c'est la négation du surnaturel. Mais ce n'est déjà plus de la critique, c'est-à-dire la recherche sincère du vrai, c'est du parti pris. La raison est-elle donc toujours un critérium si assuré ? Si elle est si décisive, pourquoi des hommes très intelligents sont-ils en désaccord sur les points qui paraissent les plus importants en philosophie, en morale, en religion, en histoire ? Poser ce prétendu principe, c'est aboutir à la conclusion que Schéher formulait avec une navrante précision : « A supposer que je rencontrais dans l'enseignement du Seigneur une parole que repousserait mon sentiment intime, je ne dirais pas : Cette parole est néanmoins vraie, puisqu'il l'a dite ; mais avec plus de droit : il ne l'a pas dite, puisqu'elle n'est pas vraie ». Et ce sont ces hommes qui reprochent aux catholiques de n'être pas sincères dans leurs recherches, de ne pouvoir être indépendants, ni chercher la vérité avec un esprit libre parce que la solution leur est imposée *d'avance* par les définitions de l'Église, de ne faire que de la critique à l'eau de rose, puisque, comme dans les grandes manœuvres, tout est réglé *d'avance* et que l'on connaît toutes les positions qu'on devra occuper ! Disons de suite — et nous y reviendrons — que ces reproches portent à faux. Mais, à les supposer vrais, nos adversaires sont-ils plus libres, plus indépendants que nous ? Nullement. Ne sont-ils pas victimes d'un terrible préjugé, ceux qui nient le surnaturel ? Comment démontrent-ils qu'il n'existe pas, qu'il ne saurait

exister ? Voilà un *a priori* plus redoutable que ceux qu'on nous reproche. Sur quelle preuve sérieuse s'appuie leur audacieuse négation ? Puisque, de l'aveu de la plupart d'entre eux, Dieu nous a donné la raison avec les idées naturelles, quelle difficulté philosophique y a-t-il à admettre qu'il nous ait donné quelques idées spéciales relatives à son être ? Je n'y vois pour ma part aucune impossibilité, à moins de vouloir enchaîner Dieu dans le cercle étroit de nos pauvres petites idées, c'est-à-dire de le défigurer et de le faire à l'image de l'homme.

Ces critiques qui parlent tant de raison ne font nul cas de la raison collective de l'humanité ; ils tiennent pour non avenue la grande démonstration résultant de ce fait que toujours, partout, aussi loin que nous nous enfonçons dans le passé, l'humanité, sous toutes les formes, a toujours voulu Dieu, a toujours senti le besoin de Dieu, a toujours pensé à Dieu, lui a parlé par ses offrandes et ses sacrifices.

« Le surnaturel n'existe pas ». Mais qui êtes-vous donc et au nom de qui parlez-vous ? La raison collective de l'humanité ne vaut-elle pas la vôtre ? Dans cette raison collective ne voyez-vous pas émerger nombre d'intelligences de tout premier ordre dont les affirmations vous écrasent ?

Qu'il faille donner en critique une très large part à la raison, je n'y contredis pas, puisqu'en définitive c'est sur elle que reposent nos motifs de crédibilité ; ce que je conteste, c'est qu'elle doive être nécessairement impie. Notre raison à nous ne sent nullement le besoin de nier Dieu, de le chasser de son œuvre. Nous croyons n'être nullement absurdes en mettant une cause première, intelligence et force, à l'origine des choses, un législateur à la base de l'ordre moral.

Non, ces savants ne sont pas des critiques véritables, ce sont des incrédules, les doctrinaires de la négation, si l'on peut accoupler ces deux mots. Destructeurs *a priori*, ils veulent que le surnaturel n'existe pas, et avant de chercher ils ont trouvé et conclu. C'est cette école de l'absolu, du parti pris, de l'irrégion quand même, que condamne Léon XIII sous le nom de critique supérieure « inventée au détriment de la vérité et de la religion. D'après cette méthode, continue le Pape, pour juger de l'origine, de l'intégrité et de l'autorité de n'importe quel livre, on doit avoir recours uniquement aux preuves intrinsèques, comme on les appelle.... Les preuves intrinsèques le plus souvent n'ont pas assez de poids pour qu'on puisse les invoquer si ce n'est comme une confirmation de la thèse.... Ce genre tant prôné de critique supérieure aboutit à ceci : que chacun

dans les interprétations en viendrait à suivre son propre goût et ses opinions faites d'avance ».

Il est équitable d'ajouter que, même parmi les critiques indépendants, tous ne tombent pas dans ces excès, et dernièrement Harnack lui-même reconnaissait que dans la plupart des cas on ne peut connaître l'origine d'un livre qu'en s'appuyant sur des témoignages historiques, c'est-à-dire en d'autres termes sur la tradition.

Mais à côté de la fausse critique qu'il faut fuir parce qu'elle conduit à l'impiété, il y a la bonne qu'il faut suivre. On dit que les meilleures apologies doivent être réécrites tous les vingt ans. Cette affirmation est beaucoup moins paradoxale qu'elle n'en a l'air. Une apologie n'est pas précisément une démonstration adéquate de la vérité révélée, elle est plutôt une adaptation partielle de la démonstration aux besoins du moment. La révélation se manifeste à l'humanité sous tant d'aspects qu'il ne faut pas s'étonner si chaque génération l'envisage sous une forme nouvelle. De plus, comme la révélation seule est l'œuvre de Dieu, que l'apologie est l'œuvre exclusive des hommes, il n'est pas surprenant que nulle apologie n'échappe aux erreurs de son siècle et ne dépasse pas le niveau des connaissances ambiantes, qu'il faille remettre au creuset de la critique certaines interprétations mêlées d'erreurs humaines, pour que l'or de la vérité en sorte de plus en plus pur. Chaque génération se présente sur le théâtre de la vie avec un lot de vérités, d'erreurs, de préjugés, de tendances, d'aspirations, de besoins intellectuels qui la différencient des précédentes ; il faut donc que l'apologiste se prête à ces exigences, qu'il dégage nos dogmes de la poussière épaisse qu'y dépose le mouvement incessant de notre vie agitée. Les adversaires ne se lassent jamais de rajourner les objections, les critiques ne doivent pas se lasser d'y répondre. On reproche parfois à l'Église de faire des concessions à l'incrédulité : rien de plus faux. L'Église ne fait des concessions qu'à la vérité, parce que la vérité, même dans l'ordre naturel, est une manifestation de Dieu et que cette manifestation grandit et s'éclaire tous les jours. L'Église possède le dépôt de la Révélation : elle n'a pas celui des sciences naturelles. Si les Pères des âges précédents, malgré leur belle intelligence, si saint Augustin lui-même et saint Thomas, comme du reste les plus beaux génies de l'antiquité païenne,

nous étaient inférieurs au point de vue des connaissances scientifiques, pourquoi s'étonner que l'Église, dont la mission est de continuer l'œuvre rédemptrice de Notre-Seigneur, ait ignoré ce que personne ne savait ? L'Église n'est pas une abstraction, elle n'existe pas en dehors des fidèles qui forment son corps visible, elle n'a d'autre science humaine que la leur. S'il plaît à Dieu de répandre sur l'humanité des lumières nouvelles dans l'ordre naturel, pourquoi reprocherait-on à l'Église son ignorance, alors que ce domaine n'est pas proprement le sien. Immuable dans ses dogmes, elle n'est pas immobile ; l'immobilité serait sa mort, puisqu'elle cesserait d'être en contact avec l'intelligence de ses enfants. Elle n'est ni figée ni cristallisée. Si elle vit avant tout dans l'ordre surnaturel, elle ne reste pas étrangère à l'ordre naturel. Les sciences humaines, qui sont à leur façon une révélation de l'action créatrice et conservatrice de Dieu, peuvent évidemment servir à éclairer d'un jour nouveau son action surnaturelle. Certes, la Révélation guide et complète la raison, mais celle-ci, à son tour, est un très puissant élément d'information dont il faut tenir compte. Toute lumière qui nous viendra de ce côté nous aidera à comprendre mieux la parole de Dieu. Faire cadrer ces deux ordres de révélation, voilà ce qui caractérise la vraie critique.

Cette critique est d'autant plus nécessaire à l'heure présente que les hommes de notre génération, fascinés par les prodigieuses découvertes de la seconde partie de notre siècle, ont le malheur d'être devenus presque insensibles aux conclusions purement intellectuelles. Ils réclament des faits bien plus que des idées, ils se défont de la philosophie, de la théologie, où ils ne voient que des pensées d'hommes contre lesquelles il faut se tenir en garde. Leur devise serait, s'ils le connaissaient, le mot de Leibnitz : « *Cave a consequentariis* », axiome si beau et si vrai quand on le maintient dans de sages limites. Ils ne veulent, à les entendre, que des documents certains : *Nisi videro non credam*. Riche en découvertes scientifiques et historiques, notre siècle sent le besoin de s'arrêter, de contempler ses trésors, de faire l'inventaire de ses possessions sans plus s'occuper du reste. Volontiers il s'écrierait comme l'Ange de l'église de Laodicée : « Je suis riche maintenant, je me suis enrichi et n'ai plus besoin de rien ». La terre lui suffit. Par malheur, ne voulant plus du ciel, il tient à se faire de ses découvertes des armes contre la Révélation, et, candidement, il s'imagine, grâce à elles, faire disparaître à bref délai nos « mythes et nos superstitions ». Il nous demande, avec un dédain ironique de parvenu, où nous plaçons désormais

le firmament solide et ses eaux supérieures, les réservoirs de neige et de grêle du livre de Job, dans le vide infini des espaces. A la chronologie tirée des chiffres de la Bible, il oppose les siècles innombrables nécessaires à la formation des couches terrestres, la haute antiquité des premiers groupements humains. A l'unité du premier couple il substitue, au nom de la géologie, de la linguistique, de l'anthropologie, la pluralité des races originelles. C'est à la critique de répondre. A elle de concilier des données en apparence contradictoires, de contrôler des affirmations trop souvent hâtives, incomplètes, mal présentées, de « tout éprouver et garder ce qui est bon », de se demander aussi si les interprètes de l'Écriture n'ont pas substitué inconsciemment les idées de leur temps à la pensée de Dieu qu'ils croyaient servir, s'ils ne l'ont pas diminuée, rétrécie en l'envisageant avec leur science relative, dans l'impossibilité où ils étaient de raisonner et de juger autrement. La vérité de Dieu n'est pas altérée parce que nous la contemplons sous un angle différent, dans un jour plus éclatant, avec d'autres yeux que Cornelius à Lapide ou dom Calmet, malgré leur prodigieuse érudition. La nature des objets ne change pas, parce que nous les regardons au télescope ou au microscope, mais, tout de même, nous voyons plus et mieux que nos devanciers, qui n'avaient pas nos instruments.

L'Église ne recule pas, ne change pas ses dogmes devant les attaques de ses adversaires; ce ne sont pas nos ennemis qui nous donnent la vérité, comme ils affectent de le soutenir, bien que leurs recherches contribuent parfois, tout à fait malgré eux, à mettre en lumière ce que l'on comprenait mal. Nous ne sacrifions rien de la pensée de Dieu, pas même un *iota* ou un *apex* de la Révélation; tout au plus l'interprétons-nous sur certains points autrement que nos devanciers: ce qui s'est toujours fait dans l'Église. Aussi gardons-nous bien de laisser à nos ennemis le monopole de ces travaux et de ces recherches: ce serait aller contre la pensée du Père des fidèles, confier les brebis à la garde des loups, laisser l'homme ennemi semer l'ivraie au milieu du bon grain pendant notre coupable léthargie.

Soyons vigilants, car il y va de nos plus grands intérêts et nous avons affaire à forte partie. Il n'est plus de mise de résoudre les difficultés en haussant les épaules ou en prenant des airs de mépris prud'hommesque à l'égard de nos adversaires. Beaucoup d'entre eux sont des hommes de premier mérite et d'une grande loyauté scientifique. Il y a seulement vingt ans, le mouvement critique était surtout concentré dans les univer-

sités allemandes. Partout ailleurs on s'en tenait à la croyance dite traditionnelle. Ceux qui suivent les progrès de la critique indépendante savent que dans la libérale Angleterre Robertson Smith a été, ces années dernières, expulsé de sa chaire de professeur pour avoir soutenu quelques idées de Wellhausen. Or, aujourd'hui l'axe s'est déplacé. Les théories des critiques allemands et hollandais se sont infiltrées si bien à Oxford et à Cambridge que des professeurs fort attachés à la Révélation en sont pénétrés jusqu'aux moelles. A la vérité, le bon sens anglais a essayé d'émousser les angles trop aigus, de concilier les théories de la critique indépendante avec la foi traditionnelle: l'avenir dira s'il a réussi. Il est à craindre qu'on n'aille aux abîmes, car la Bible ne se défend pas toute seule et elle est bien malade dans les pays de critique pure. Si l'Angleterre paraît faire exception jusqu'à présent, si malgré son rationalisme mitigé elle paraît garder son culte pour le Livre sacré c'est qu'elle est en réalité un pays de tradition, c'est qu'elle a reçu la Bible de l'Église catholique, qu'elle a appris de nous en quelle estime il la faut tenir. Elle en a assurément exagéré l'importance pour justifier sa séparation; elle a voulu faire un oracle vivant, une sorte d'Urim et Thummim, d'un oracle mort ou tout au moins silencieux, alors qu'il ne saurait être interprété que par une autorité vivante. La Bible n'est pas un oracle que chacun peut consulter à son gré pour y trouver la réponse de Dieu. Les Mormons y ont trouvé la justification de la polygamie, Cromwell la certitude de sa justification et de l'inamissibilité de la grâce sanctifiante.

Par contre, la saine critique, appuyée sur l'enseignement de l'Église, évitera toutes ces fondrières. Maintenu au rivage par ce câble solide, elle pourra explorer tous les rivages, le fond même des abîmes, sans crainte d'être entraînée par les vagues.

« Preuve évidente, disent encore les rationalistes, que vous ne pouvez chercher la vérité librement, que votre critique catholique n'est qu'un amusement d'esprit, que vous ne pouvez trouver autre chose que ce qu'a précisé l'Église ». Voyons, soyons de bonne foi. Est-ce que l'Église m'empêche d'opérer comme vous des sondages profonds? Elle empêche seulement que je me noie et que je perde le chemin. Me défend-elle de faire de la philologie comme vous? Au contraire, elle me l'ordonne. Votre hébreu est-il autre que le nôtre? Votre grec, votre arabe, vos manuscrits sont-ils différents? Non. Nous travaillons sur les mêmes pièces, sur les mêmes palimpsestes, mais ce que vous ne voyez pas sous les mots que vous épelez, ce que vous verriez bien vite paraître en caractères étincelants si vous

vous donniez la peine d'employer le moindre réactif, c'est le mot *Dieu* et le mot *Surnaturel*. En me guidant, l'Église n'attend pas plus à ma liberté que n'y attende ma foi en Dieu. Un athée explique-t-il mieux le monde en niant Dieu que moi en l'affirmant? Est-il moins absurde d'expliquer un monde sans cause première que d'y voir la manifestation d'une intelligence et d'une volonté infinie? Quel homme de bon sens voudrait le soutenir? Le fait de croire à l'existence de Dieu gêne-t-il la liberté du savant? Quelle étude, quelle recherche scientifique est paralysée par notre foi? Loïn d'être un obstacle au progrès intellectuel, Dieu n'en est-il pas la lumière, et sans lui le monde ne serait-il pas inexplicable? Il est à la fois le *postulatum* et la clef de voûte de toutes nos connaissances, la seule réponse à nos éternels pourquoi.

Mais, dira-t-on, qu'entend-on par la critique biblique? En quoi consiste-t-elle? Comme nous n'écrivons pas ici une introduction à la Sainte Écriture, nous n'avons pas à la définir longuement : quelques indications suffisent. Disons d'abord que la critique est assez mal vue, qu'elle inspire des craintes fondées, parce qu'elle n'a guère été connue en France que par des méfaits. Elle semble être l'arme des frondeurs, des mécontents, des révoltés; son nom même paraît synonyme d'opposition, de contradiction. Renan l'a fortement compromise dans l'esprit des chrétiens en la défigurant, en la faisant servir à justifier son incrédulité. En soi, elle n'est ni bonne ni mauvaise, ni chrétienne ni antichrétienne, pas plus que les mathématiques ou les sciences naturelles. Elle est simplement une méthode de travail, un instrument de recherche qui se perfectionne tous les jours, un examen des textes fait à la lumière de nos découvertes modernes avec toutes les ressources historiques, scientifiques, linguistiques et autres mises à notre disposition par l'érudition contemporaine. Son champ est très vaste, on peut même dire qu'il est indéfini, puisqu'il s'étend à toutes les branches des connaissances humaines, en philosophie, en théologie, en histoire, en littérature.

Bornons-nous seulement à signaler parmi les différentes espèces de critiques celles qui nous intéressent : la critique textuelle et la critique littéraire.

La première a pour objet direct d'établir la pureté et l'intégrité du texte, de le débarrasser des fautes, des négligences des copistes, de

comparer les variantes des manuscrits, de choisir les meilleures leçons et d'arriver par là à préciser le véritable sens littéral des Écritures. Cette méthode a toujours été en grand honneur dans l'Église, depuis Origène et ses Hexaples jusqu'à nos grands exégètes contemporains. On peut même dire que jusqu'à présent on n'en a guère cultivé d'autre dans les Écoles. C'est celle surtout que recommande à juste titre Léon XIII dans son Encyclique.

La critique littéraire s'occupe surtout du mode de composition des Livres sacrés, des sources où les auteurs inspirés ont pu puiser leurs renseignements. On sait que Dieu n'a pas révélé aux Écrivains ce qu'ils pouvaient savoir par leurs recherches personnelles. Ainsi l'auteur inspiré du second livre des Machabées déclare avoir résumé en un volume les cinq livres de l'histoire de Jason de Cyrène. Tout le monde a entendu parler du livre des Guerres de Jéhovah, du livre du Yaschar, des annales des rois d'Israël et de Juda, des écrits de Gad, de Nathan, d'Ahias le Silonite, d'Addo, de Séméias, etc. Cette critique s'impose aujourd'hui plus que jamais aux travaux des savants catholiques, car elle est l'arme principale de nos adversaires. Elle n'est pas sans danger. Elle ne doit être maniée qu'avec de grandes précautions, sous le regard de l'Église sous peine de glisser dans l'abîme. Comme ce n'est pas à cette sorte de critique que sont conviés les lecteurs de la Polyglotte, il est inutile d'en parler davantage.

En mettant sa Polyglotte aux mains des séminaristes, M. Vigouroux n'a pas la prétention de les transformer tous en hébraïsants et en hellénisants de première force; il sait que les spécialistes qui comptent et font autorité sont rares partout. Il veut surtout relever la moyenne des études scripturaires dans les séminaires et donner à ceux qui auraient des aptitudes spéciales la facilité de creuser un sillon plus profond.

En finissant, je ne puis qu'exprimer ma reconnaissance à l'infatigable auteur, lui dire notre légitime fierté et former les vœux les plus ardents pour le succès de l'ouvrage. Si la Polyglotte n'est pas destinée à former des savants de premier ordre dans notre pays — les savants de premier ordre sont rares, même en Angleterre et en Allemagne — elle sera un précieux instrument de travail pour nos jeunes prêtres. L'isolement, hélas! se fait de plus en plus autour d'eux; dans beaucoup de paroisses, la so-